

*La Mort digne :*  
deux entretiens  
avec Frédéric Lamoth

Élisabeth Vust,  
*24 Heures*, 2 mai 2003

Contessa Piñon,  
*Journal de la Côte*, 26 juin 2003

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



*Interview express de Frédéric Lamoth, jeune médecin et  
auteur de La Mort digne.*

*Un travail de filiation*

*QUELLE est la genèse de votre livre ?*

— J'ai envoyé au jury du Prix Georges-Nicole un recueil de récits qui a été remarqué. Il m'a fallu une année pour réécrire l'un. Je l'ai fait parvenir à Bernard Campiche qui m'a demandé de le travailler encore.

*Tout comme Jacques-Étienne Bovard, vous jetez un regard incisif sur la société et ancrez votre écriture dans la réalité contemporaine helvétique.*

— Si je dédicace mon roman à J.-É. Bovard, c'est parce qu'il m'a motivé et encouragé pendant mon Gymnase (il était mon professeur) et m'a apporté son soutien pour *La mort digne*. Je constate

effectivement une certaine filiation avec lui, dans mon souci de prendre en compte le contexte dans lequel j'écris, mais nos styles narratifs diffèrent.

*La Mort digne retrace les dernières semaines de la vie d'Albert Biollaz, officier instructeur de carrière à la retraite. Condamné par la médecine, il prend contact avec une association pour planifier sa mort, comme il a planifié sa vie, avec discipline et efficacité. Le parcours du mourant est retracé par son fils, qui n'a pas toujours répondu aux attentes de son père.*

— Le narrateur se détache aussi progressivement de la souffrance de son père pour approcher celle de l'humanité à travers ses guerres notamment. Mon souci n'était pas d'ouvrir le débat (pour ou contre l'euthanasie), mais plutôt d'aborder la question de la mort et du rapport de la société à celle-ci. Je crois qu'il n'y a pas de parade à la souffrance que l'idée de la mort génère en nous. Ici le drame tourne parfois à la tragicomédie tant le père suit docilement – on dirait un homme qui va à l'abattoir – les instructions des deux membres de l'association «*Sterben ohne Schmerzen*», qui pourraient symboliser Éros et Thanatos.

*Votre écriture restitue la présence physique des protagonistes, du père en particulier qui à la fois fascine, attire, révolte et exaspère. «Le monde n'en pouvait plus de le contenir.»*

— Tout se concentre autour de la figure de cet homme autoritaire qui règne sur son domaine (la terrasse d'une villa de la Côte). Si on éprouve d'abord de l'empathie pour le malade, sa souffrance

devient vite encombrante. Son personnage débordant de mort s'isole peu à peu. Du coup, son fils échappe à son contrôle et évolue à travers l'écriture.

ÉLISABETH VUST

*L'Officier suisse en fin de vie qui voulait tout maîtriser y compris sa propre mort.*

*Frédéric Lamoth, jeune auteur de Coppet, signe un premier roman ancré dans la réalité suisse. Il raconte la vie d'Albert Biollaz, un homme droit qui arrange ses derniers jours.*

**O**FFICIER de carrière à la retraite, Albert Biollaz est rongé par le cancer. Ses jours sont comptés. Comme il a maîtrisé sa vie, il veut choisir l'heure et le jour. *La Mort digne* (Éditions Campiche) est le premier roman de Frédéric Lamoth. Enfant de la région – vingt-cinq ans passés à Coppet – il partage sa passion pour l'écriture avec la médecine, son métier.

*Comment ce récit a-t-il grandi ?*

— Il s'agit d'une œuvre purement fictive. Je suis parti d'un personnage en fin de vie et l'histoire s'est construite en écrivant. Le travail a été long. J'ai présenté une première version au Prix Georges-Nicole dont le lauréat est automatiquement édité. Outre cette récompense, le jury retient dix manuscrits et j'en faisais partie. Je l'ai envoyé à Jacques-Étienne Bovard, qui était mon professeur de français, il l'a lu mais il l'estimait pas tout à fait abouti. Je l'ai réécrit en gardant l'idée. Cela m'a pris une année. Bernard Campiche a accepté de le publier.

*Albert Biollaz, personnage central, est profondément suisse.*

— Je voulais imprégner mon récit dans un contexte social pour en dresser le portrait. Le père prend toute la place par rapport au drame qu'il vit, il a une énorme emprise sur sa famille. Il crée progressivement un vide autour de lui. Il décède en quelque sorte en ayant volonté de tout maîtriser, de tout contrôler, même sa mort.

*Il fait donc appel à une association S.O.S. qui va l'aider à passer ce cap.*

— S.O.S (*Sterben ohne Schmerzen*) s'inspire d'un modèle. L'euthanasie est un sujet d'actualité, mais je ne voulais pas en faire un débat. C'est un livre sur la question de la mort, comment chacun réagit face à elle. Le sujet littéraire est cette tragédie de tout être humain. Au-delà d'un débat, d'une prise de position, c'est la tragédie d'un père face à la mort.

*Pourquoi La Mort digne ?*

— Qu'est-ce que la mort digne ? Est-ce qu'il y a une mort indigne ? Cela fait référence au prospectus S.O.S dans le livre. Avec mon éditeur, on a un peu hésité. Le terme «mort» n'est pas évident pour faire acheter. On a finalement décidé de le garder, estimant qu'il convenait le mieux à l'ouvrage.

*Le livre vous accompagne-t-il encore ?*

— Il représente deux ans de travail. Une fois publié, il est hors de moi. Il vit par lui-même, il a acquis sa forme, il sort de ma pensée, de ma conception, pour entrer dans celle du lecteur. Je n'y ai plus d'emprise. Désormais, je travaille sur le deuxième.

*Vous êtes médecin. Pourquoi ne pas avoir fait de l'écriture votre métier ?*

— La médecine m'intéressait aussi. J'espère concilier les deux. J'ai toujours aimé écrire. Au Gymnase, Jacques-Étienne Bovard m'a beaucoup encouragé. Pendant mes études de médecine, j'ai mis l'écriture entre parenthèses, non pas par manque de temps, mais faute de sujets. Quand j'ai senti que ça mûrissait, j'ai commencé à écrire.

CONTESSA PIÑON